

DE QUAI A QUAI

A partir d'avril 1962, le maître-mot est partir, fuir cette situation où l'on a la sensation d'être, une nouvelle fois, l'enjeu de la guerre. Fuir vers cette France qui a abandonné mais comment ? Pour certains, c'est une fuite discrète car l'on veille à laisser quelque linge au balcon pour signifier qu'une personne est toujours là : pour la majorité cependant, la fuite est éperdue avec son lot d'angoisses, la peur d'être arrêté par des barrages FLN, la difficulté d'obtenir un billet, l'attente enfin sur le quai ou dans le hall de l'aéroport. La première délivrance est lorsqu'on monte sur la passerelle, la seconde, lorsqu'en en descend sur la terre métropolitaine. Mais justement de « l'autre côté », que trouvera-t-on ? Question essentielle car rien, ou presque, n'est prévu pour leur accueil. A la vérité, personne au gouvernement ne croit en un départ massif et précipité des Français d'Algérie et les prévisions font alors état d'un rapatriement maximum de 400 000 personnes sur quatre ans ! Entre avril et septembre 1962 la France doit faire face à un afflux considérable et désordonné de 800 000 personnes.

Aussi, lorsqu'on évoque le rapatriement d'Algérie, les images qui viennent à l'esprit sont celles de paquebots surchargés déversant sur les quais de Marseille, de Port-Vendres et de Toulon des milliers de personnes épuisées par une traversée pénible. Jusqu'à ces bateaux de pêche qui font la traversée jusqu'à Sète, Port-Vendres ou encore Marseille emportant des familles vers un avenir incertain. Si les rapatriés qui arrivent en métropole avant la fin mai 1962 arrivent à trouver un peu de chaleur, ceux qui arrivent en juin ont un fort sentiment d'abandon. Cet événement traumatique connaît une seconde traduction, ancrée dans la mémoire des « rapatriés » : On ne voulait pas de nous. Et cela concerne aussi bien les Français d'origine européenne que les Français musulmans. Ces derniers, embarqués dans des conditions extrêmement difficiles, voyagent de nuit afin que les Français ne les voient pas. Ils seront ensuite pris en charge par l'armée ou des associations qui les mèneront dans des camps d'accueil qui sont autant d'espaces de relégation. L'invisibilité les entoure et durera longtemps. Ce rapatriement n'est donc pas une simple migration. Le déracinement brutal, l'exode, les premiers jours en France provoquent des lésions morales et affectives dont on ne saisit pas alors l'ampleur...